Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (2003)
Heft: 2: Déliés

Artikel: Notizen Februar, März, April 2003 = Notes de février, mars, avril 2003
Autor: Annen, Anna Margrit
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-626274

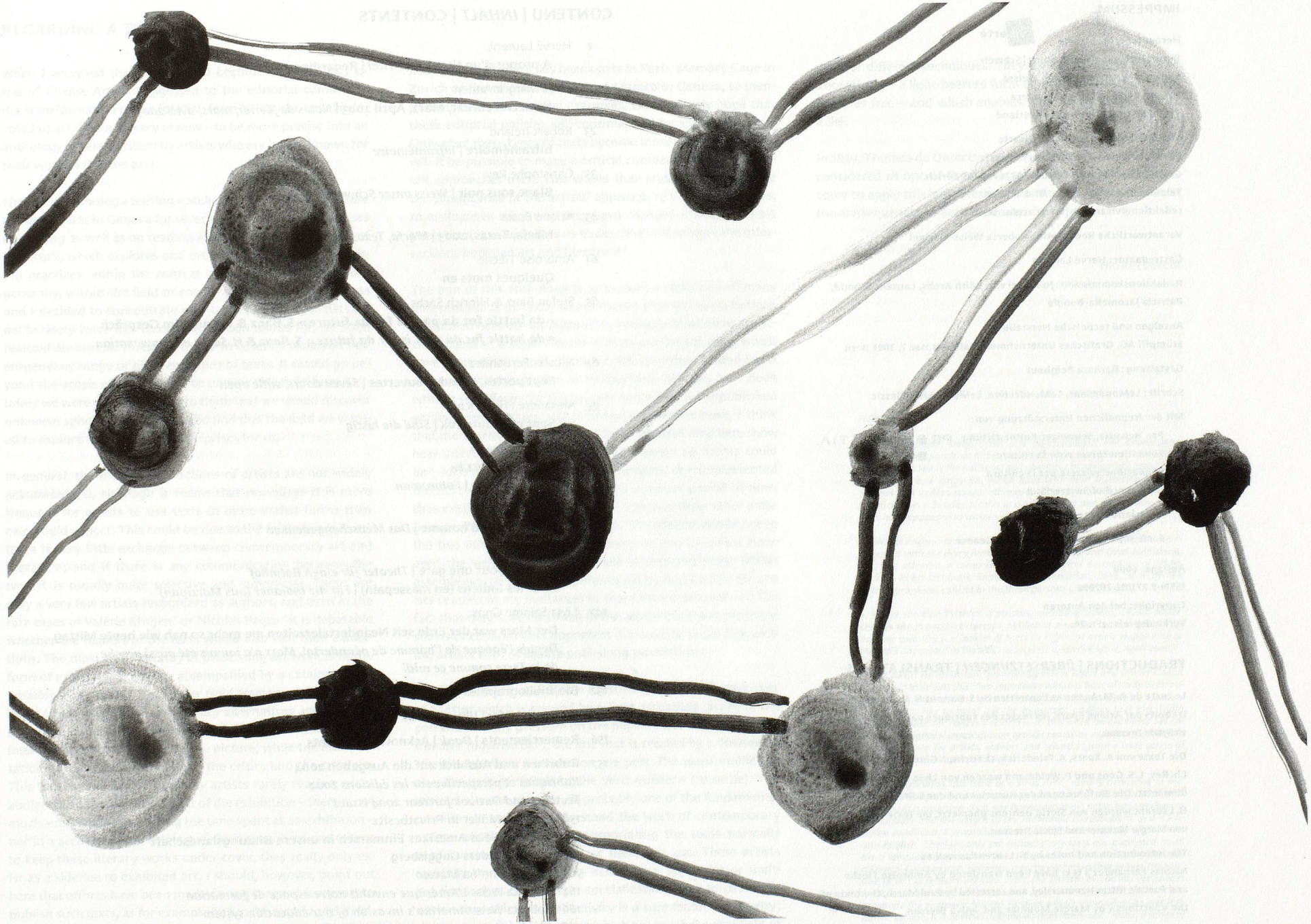
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Anna Margrit Annen

Anna Margrit Annen's notes consist of a rather complex «text-montage» which at first sight reminds us of a diary. In these notes you will find hints of certain incidents or moments, remarks on works in progress, these are combined with actual projects complemented in turn by her notes – a kind of sketchbook – as well as fictional fragments that add to the complexity of the vaguely defined chronology within the text. The information provided in the text is, on the one hand fragmentary and incomplete, whilst on the other hand, it seems that the links between the texts intentionally jump freely between space and time. The notes bear witness to a specific and singular experience – without presenting us in any way with an answer to the issue of continuity – namely the experience of a fleeting reality; a reality which is constantly interrupted by reminiscences and intensive reflections; this is carried out to the extent that no incident can be seen in isolation. On the contrary, every single one refers to another imaginary or past event. The readers have to be prepared to loose the thread from time to time. This seems to be the only way for them to move within the body of the text, which by neglecting certain narrative conventions defines its own determination anew. Thus, Annen's work in her studio – which includes a combination of different media (mixed media, drawing, painting, video) – develops step by step as a series of asscociations, a process which is similar to that of writing. In both areas, the artist abandons the principle of linearity in favour of a compilation of elements which can be combined in many different ways.

Die Notizen von Anna Margrit Annen bestehen aus einer ziemlich komplexen Textmontage, wennschon sie auf den ersten Blick eher an die Form eines Tagebuches erinnern. Man findet darin Andeutungen erlebter Momente, Bemerkungen zur laufenden Arbeit sowie Projekte, die diese Notizen anreichern – eine Art Skizzenbuch –, Fragmente, die fiktional wirken, und damit die wenig festgelegte Zeitlichkeit weiter verkomplizieren. Die gegebenen Informationen sind fragmentarisch und lückenhaft. Andererseits deuten die Verknüpfungen der Texte darauf hin, dass Sprünge sowohl durch die Zeit, als auch durch den Raum beabsichtigt sind. Ohne eine verlässliche Antwort auf die Frage nach der Kontinuität zu liefern, bezeugen die Aufzeichnungen damit eine ganz eigene Erfahrung – von einer flüchtigen Welt, die unaufhörlich von Erinnerungen und intensiver Reflexionsarbeit durchkreuzt wird; das geht so weit, dass kein Ereignis isoliert werden kann, sondern vielmehr jederzeit auf andere, imaginäre oder vergangene Ereignisse verweist. Der Leser muss daher in Kauf nehmen, dass ihm hin und wieder der rote Faden des Erzählten abhanden kommt; nur so wird er sich innerhalb des Erzählkörpers bewegen können, der, ungeachtet einiger erzählerischer Konventionen, seine Grenzen selbst bestimmt. Die Arbeit im Atelier, unter Einsatz verschiedenster Medien (mixed media, Zeichnungen, Malerei, Video), entwickelt sich so Schritt für Schritt als Abfolge von Assoziationen, die dem Schreibprozess als solchem durchaus verwandt sind. Im einen wie im anderen Fall wird das Prinzip der Linearität zugunsten einer Anhäufung von Elementen, die zahlreiche Verbindungen eingehen können, aufgegeben.

Les notes de Anna Margrit Annen consistent en un montage de textes assez complexe bien qu'il s'apparente au genre du journal intime. S'y trouvent impliqués des descriptions de moments vécus, des remarques sur le travail en cours et les projets qui le nourrissent – une sorte de carnet d'atelier –, des fragments qui paraissent de fiction et qui viennent compliquer une temporalité par ailleurs peu documentée. Les informations que délivre le récit sont fragmentaires et lacunaires. D'autre part, l'entrelacement des textes fait que des sautes semblent être opérées aussi bien dans le temps que dans l'espace. Sans solution de continuité fiable, les notes témoignent ainsi d'une expérience à soi et au monde très fluide et parcourue en permanence par des réminiscences et un intense travail de réflexion, si bien qu'aucun événement n'est isolé mais peut toujours être connecté à d'autres événements passés ou imaginaires. Il faut que le lecteur accepte de perdre par moment le fil du récit; c'est seulement à ce prix qu'il lui sera possible de circuler à l'intérieur d'un corpus qui construit, sur une partielle faillite des conventions narratives, ses propres déterminations. Le travail d'atelier, poursuivi avec divers médiums (techniques mixtes, dessin, peinture, vidéo), se propage de proche en proche par une suite d'associations qui ne sont pas étrangères à celles que met en jeu l'écriture. Dans un cas comme dans l'autre, le principe de linéarité est abandonné au profit d'une construction par agrégation d'éléments, qui favorise des connexions multiples.

Un son profond fait trembler le bistrot. A la table à côté de la mienne, quatre jeunes femmes et un jeune homme – l'ami de l'une d'entre elles – les trois autres sont là pour donner leur avis sur lui.
La maison a brûlé pour la quatrième fois. Je vais devoir chercher un nouvel atelier.
Les femmes portent les pantalons tellement bas sur les hanches qu'on voit une large bande de peau nue. Février, six degrés sous zéro.
J'ai rêvé de glace, de glace se brisant. Je ne sais pas d'où vient le son profond, le grondement. La vibration est plus forte devant moi que derrière. Je ne sais pas encore comment je vais peindre les tableaux.

Le doux arc du ruisseau dompté, couché, de plomb sur la plaine, dans l'herbe gelée. Sur la colline, les arbres dénudés se détachent contre le ciel du petit matin. Les roues du train frappent en rythme et fort.
Autrefois elle se tenait dans la chambre aux trois portes. Toutes étaient ouvertes et elle sentait le souffle d'air frais. Elle courut.
La forêt est noire, encore. Seul le blanc de la neige apporte de la clarté. L'endroit remué dans la rivière, là où l'eau est calme sinon, m'inquiète.
Une corneille marche rapidement sur la neige gelée. Bientôt elle sera molle et mouillée. Tout près, sur le bois fraîchement abattu figure «80», écrit d'une couleur lumineuse. Le ciel commence à se teindre de rouge.
Des camions sur la route cantonale, une croix blanche sur le blanc du champ, j'attends les premiers rayons de soleil.
Elle a beaucoup attendu. Autrefois, sur la route devant la maison. Les pieds nus. Plus tard, dans les cafés et restaurants. Impatiente, soucieuse, mais surtout préoccupée.
La fumée ne monte pas; comme un mince nuage, elle repose au-dessus de la ferme. Tous les troncs des arbres abattus alignés, que c'est désolant. La neige rougeoie sur la colline.
On trouve encore des chambres à lessive ici. Une petite maison à côté de la grande. La femme au tablier à fleurs de couleurs criardes ouvre la porte. La main gauche est posée sur la poignée, la droite tourne la clé. Elle regarde passer le train. Nos regards se rencontrent brièvement.
Les sorbes sèches du buisson à côté des voies flamboient aussi.
La niche est basse et grande. J'aurais bien aimé voir le chien. Elle avait été mordue une fois. Par un petit chien aux dents pointues qui avaient laissé une lignes de petits trous dans sa jambe.
La femme n'aime pas les drames. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que les drames ne sont pas logiques.
Les visages désabusés des jeunes femmes autour de la table m'étonnent. J'avais pensé qu'elles faisaient ce qu'elles voulaient.
Je vis comment il la transperça. Elle tomba presque. Puis tous deux disparurent.
Le flamboiement est éteint, l'air est limpide et clair. Des nuages s'amoncellent à l'horizon. Les avions passent en laissant de larges bandes de condensation dans leur sillage. Le ciel est plein de signes.

Ses jambes dans des collants opaques, plissés sous les genoux, aux pieds des chaussures plates. Le chemin est étroit et longe les voies. D'un côté se trouve la maison, de l'autre la fabrique.
De la chambre, elle voit à l'intérieur des pièces de la fabrique dans lesquelles on travaille aussi de nuit. La lumière éclaire faiblement sa chambre. Les rideaux sont colorés dans le contre-jour: des fleurs orange parmi des feuilles turquoise dans le bleu sourd de la chambre plongée dans la nuit. Parfois, elle ne parvient pas à distinguer son propre tremblement de celui de la maison lors du passage des trains.
Des nuages ouatinés recouvrent presque tout le ciel. Au-dessus de l'horizon, le couvercle de nuages est fermé. Un gris clair, doux. Dessous, la campagne est vaste. En route vers L, je suis calme, et éveillée. Dernières surfaces de glace lovées dans les creux du champ. Peupliers dressés le long du canal plat. Sur une photo du carton à chaussures que j'ai récemment achetées, une situation semblable est représentée. Sur la boîte, est noté: achetées le 17 mai 82, rangées le 23 nov. 82, vont bien.

La famille de laquelle proviennent les photos s'appelle H. J'ai comparé les photos avec celles de mon enfance. On peut presque les échanger. Anniversaires et noëls, ski, natation et marche. La soudaine rupture, lorsque la fillette a commencé de s'allonger. Je me demande ce qui s'est passé. Je cherche la réponse dans les images. Je ne la trouve pas. Le train dépasse le skieur de fond. Après la gare, une deuxième fois. Les grandes surfaces blanches. Les êtres humains tout petits là-dessus. Arbres et buissons tels des dessins sans espace.
C'était une vieille chambre sous le toit. Odeur douceâtre des souris en décomposition. Deux fenêtres, une petite, dans la pente du toit, orientée au sud, et une lucarne à l'ouest.

Ein tiefer Ton lässt das Lokal erzittern. Am Tisch neben mir vier junge Frauen und ein junger Mann, der Freund der einen, die andern drei sind da, ihn zu begutachten.
Zum vierten Mal brannte es im Haus. Ich werde ein neues Atelier suchen müssen.
Die Frauen tragen die Hosen so tief auf den Hüften, dass ein breiter Streifen nackter Haut zu sehen ist. Februar, minus sechs Grad.
Von Eis träumte mir, von brechendem.
Woher der tiefe Ton, das Brummen kommt, weiss ich nicht. Das Vibrieren ist vor mir stärker als hinter mir.
Ich weiss noch nicht, wie ich die Bilder malen werde.

Der sanfte Bogen des gezähmten Baches in der Ebene liegt bleiern im gefrorenen Gras. Auf dem Hügel ragen die kahlen Bäume in den frühen Morgenhimmel. Die Räder des Zuges schlagen rhythmisch und hart.
Damals stand sie im Raum mit den drei Türen. Alle waren geöffnet und sie spürte den Lufthauch kühl. Sie rannte.
Noch ist der Wald schwarz. Nur das Weiss des Schnees bringt Helligkeit. Die aufgewühlte Stelle im Fluss, dort wo das Wasser sonst still ist, beunruhigt mich.
Eine Krähe läuft schnell auf dem gefrorenen Schnee. Bald wird er weich sein und nass. In leuchtender Farbe steht «80» auf dem frisch geschlagenen Holz, ganz in der Nähe. Der Himmel beginnt rot sich zu färben.
Lastwagen auf der Landstrasse, ein weisses Kreuz auf dem Weiss des Feldes, ich warte auf die ersten Sonnenstrahlen.
Gewartet hat sie viel. Damals auf der Strasse vor dem Haus. Mit nackten Füssen. Später dann in Cafes und Restaurants. Ungeduldig, besorgt, aber vor allem besetzt.
Der Rauch steigt nicht; wie eine dünne Wolke liegt er über dem Bauernhaus. All die Strunke der gefällten Bäume in Reih und Glied, wie trostlos.
Der Schnee glüht rot auf dem Hügel.
Waschküchen gibt es noch hier. Ein kleines Haus neben dem grossen. Die Frau mit der geblümten, grellfarbigen Schürze öffnet die Tür. Die linke Hand liegt auf der Türklinke, die rechte dreht den Schlüssel. Sie schaut zum vorbeifahrenden Zug. Kurz treffen sich unsere Blicke.

Auch die trockenen Vogelbeeren am Strauch neben den Schienen glühen. Die Hundehütte ist niedrig und gross. Den Hund hätte ich gerne gesehen.
Einmal war sie gebissen worden. Von einem kleinen Hund mit spitzen Zähnen, die eine Reihe kleiner Löcher in ihrem Bein hinterliessen.
Die Frau mag keine Dramen. Ich weiss nicht warum. Vielleicht weil Dramen nicht logisch sind.
Die trotzigen Gesichter der jungen Frauen am Tisch erstaunten mich. Ich hatte gedacht, sie machten, was sie wollen.
Ich sah, wie er sie stiess. Fast ist sie gefallen. Dann waren beide verschwunden.
Die Glut ist vorbei, die Luft ist hell und klar. Am Horizont türmen sich Wolken. Die Flugzeuge hinterlassen breite Kondensstreifen. Der Himmel ist voller Zeichen.

Blickdichte Strumpfhosen an ihren Beinen, unter den Knien in Rümpfen, die Füsse in flachen Schuhen. Der Weg ist schmal und führt den Schienen entlang. Auf der einen Seite steht das Haus, auf der andern die Fabrik.
Vom Zimmer sieht sie in die Fabrikräume, in denen auch nachts gearbeitet wird. Das Licht der Fabrik beleuchtet ihr Zimmer schwach. Die Vorhänge sind farbig im Gegenlicht: orangefarbene Blumen in türkis Blättern im stumpfen Blau der Zimmernacht. Manchmal kann sie das Zittern des Hauses durch die vorbeifahrenden Züge nicht von ihrem eigenen Zittern unterscheiden.
Wattewolken bedecken fast den ganzen Himmel. Über dem Horizont ist die Decke geschlossen. Ein helles, weiches Grau. Weit ist das Land darunter. Auf dem Weg nach L. bin ich ruhig und wach. Letzte Eisflächen schmiegen sich in Mulden auf dem Feld. Pappeln stehen am flachen Kanal.
Auf einem Foto in der Schuhschachtel, die ich kürzlich gekauft habe, ist eine gleiche Situation abgebildet. Auf der Schachtel steht die Notiz: gekauft: 17. Mai 82, versorgt: 23. Nov. 82, passen gut.

H. heisst die Familie, von der die Bilder stammen. Ich habe die Fotos mit denen aus meiner Kinderzeit verglichen. Fast liessen sie sich austauschen. Geburtstage und Weihnachten, Skifahren, Schwimmen

L'autre mansarde était plus grande. Je me souviens d'un escalier et d'un buffet massif au centre de la pièce. Il n'y avait jamais beaucoup de lumière là-bas.
La troisième abritait des animaux. Pas des vivants; des corneilles et des renards empaillés entreposés le long de la paroi. Et des lapins. Sur une photographie, je vois le grand-père enfant, debout près d'une haute table, sous le vaste toit.

Lorsqu'il fut mort, il reposa vêtu de ses habits du dimanche dans une mer de fleurs. Je ne vis rien du cercueil. Rien que le visage blanc parmi les fleurs.
Elle entendit le cri sans savoir d'où il venait. Puis, le calme revint. Plus tard on lui raconta qu'elle avait crié et qu'elle était tombée par terre.

La coïncidence avait déjà commencé plus tôt.

La glace colle à la falaise en une rivière figée. Aujourd'hui, il fait gris brillant. Les bâtiments de l'autre fabrique sont vieux et à l'abandon. Tout près de là, le cloître dans lequel mon premier ami vivait. Il disait qu'il me reconnaîtrait toujours. J'avais dix ans et je ne l'ai jamais revu.
La serre est vivement éclairée, les deux stands de marché faiblement, par des guirlandes d'ampoules colorées. Une gigantesque tourte plantée de 25 gigantesques bougies. Un facteur tire un chariot rempli de paquets.
Elle aurait dû recevoir la montre. Mais c'est l'oncle qui se l'appropria. Plus tard, elle reçut l'autre. C'était gentil.
Tous les moutons sont tournés vers l'est. A l'est, il y a la ville. On ne peut pas la voir. Le crépuscule rend la campagne étriquée et vaste à la fois.

80 x 100. La toile n'est ni grande, ni petite. La peinture là-dessus non plus. Sauf si je place les différentes parties du tableau de telle façon que de nouvelles dimensions se créent.
Avant de m'interrompre assez longuement, j'ai travaillé quatre jours au même tableau. J'ai quelquefois pensé être proche de la solution. Mais je me retrouvais toujours au point de départ. Je ne suis pas certaine qu'il n'y avait vraiment aucun début d'idée parmi tout ce que j'ai rejeté.
Depuis quelque temps, je travaille comme un sculpteur. J'enlève, couche après couche.

Les paupières lourdes, le regard flou, les oreilles qui commencent à bourdonner. Ce qui m'intéresse dans les photos, c'est de nouveau la combinaison de différentes réalités. Des générations entières vivent des situations identiques. Des images semblables se gravent dans la mémoire et sont confirmées et fixées par les photographies.
Je feuillette un livre sur les peuples d'Asie au début du 20e siècle et je me demande si toutes les images vues s'ordonnent dans mes propres archives. Les illustrations me semblent étrangères et familières à la fois. Même sentiment face aux photos de la famille H.

La pièce était pleine à craquer de jeunes gens. Leur nervosité était telle qu'on ressentait la tension à un léger fourmillement sur la peau.
Les arbres sont coupés par les épais cadres métalliques noirs des fenêtres. Les immeubles-tours debout, là, petits, derrière le quai, dans un coin du cadre. A un endroit que je ne vois pas depuis la pièce, la couverture de nuages est trouée. Le soleil éclaire crûment le sapin devant la fenêtre. Plus tard tout est incolore.
Douze femmes sur les quinze ont les cheveux longs. Deux les portent en bas, les autres relevés.
Elle me donna fermement la main en me regardant dans les yeux. Tout droit et cordialement. Elle avait 13 ans.

Le mouvement du poignet est nerveux, mais pas distrait.
Maintenant que je ne peux pas être à l'atelier, je pense à mon travail, chaque fois que c'est possible. Si j'étais à l'atelier, les difficultés viendraient.

Les éléphants à paillettes rembourrés du tapis mural regardent dans des directions opposées. La monotone musique thaïlandaise retentit juste au bon volume. Le restaurant est très petit. Il y a de la place pour douze hôtes. Je suis en route depuis dix jours. La statue de bois entourée de fleurs et de colliers semblent accueillir les visiteurs qui entrent. Il ne manque ni le petit autel, ni les animaux, ni les lumières qui clignotent.
Je suis assise les jambes posées l'une sur l'autre, la droite sur la gauche, plus tard la gauche sur la droite. Le mollet pressé contre le genou, le talon au sol. Entre-temps, il fait sombre dehors. Heure des informations. Conjectures sur la date d'un probable commencement de la guerre.
Insupportable.

und Wandern. Der plötzliche Bruch, als das Mädchen lang zu werden begann. Ich frage mich, was geschehen ist. In den Bildern suche ich die Antwort. Ich finde sie nicht.
Der Zug überholt den Langläufer. Nach dem Bahnhof zum zweiten Mal.
Die grossen, weissen Flächen. Die Menschen ganz klein darin. Bäume und Sträucher sind raumlose Zeichnungen.

Der Raum war alt und unter dem Dach. Süsslich der Geruch der verwesenden Mäuse. Zwei Fenster, ein kleines in der Dachschräge nach Süden und eine Lukarne nach Westen gerichtet.
Der andere Dachraum war grösser. Ich erinnere mich an eine Treppe und an eine mächtige Truhe in der Mitte des Raumes. Immer war nur spärlich Licht dort.
Der dritte enthielt Tiere. Nicht lebende; ausgestopfte Krähen und Füchse standen der Wand entlang. Und Hasen. Auf einer Fotografie sehe ich den Grossvater als Kind an einem hohen Tische stehen, unter dem weiten Dach.

Als er tot war, lag er in seinem Sonntagsgewand in einem Blumenmeer. Vom Sarg sah ich nichts. Nur das weisse Gesicht mitten in Blumen.
Sie hörte den Schrei ohne zu wissen, woher er kam. Dann war es wieder still. Später erzählte man ihr, sie hätte geschrieen und sei zu Boden gefallen.

Die Gleichzeitigkeit hatte schon früher begonnen.

Das Eis klebt in erstarrtem Fluss am Felsen. Heute schimmert es grau. Alt und verlassen stehen die Gebäude der andern Fabrik. Ganz in der Nähe liegt das Kloster, in welchem mein erster Freund lebte. Er sagte, er würde mich immer erkennen. Ich war 10 Jahre alt und sah ihn nie mehr.
Das Treibhaus ist hell erleuchtet, die beiden Jahrmarktstände nur spärlich mit farbigen Lichterketten. Eine überdimensionierte Torte trägt 25 überdimensionierte Kerzen. In einem Wagen werden die Pakete von einem Postboten gezogen.
Die Uhr hätte sie erhalten sollen. Der Onkel aber nahm sie an sich. Später bekam sie die andere. Das war nett.
Alle Schafe stehen nach Osten gewandt. Im Osten liegt die Stadt. Sie ist nicht zu sehen. Die Dämmerung macht das Land eng und weit zugleich.

80 x 100. Die Leinwand ist weder gross noch klein. Die Malerei darauf ebenfalls. Ausser ich setzte die verschiedenen Teile im Bild so zueinander, dass neue Dimensionen entstehen.
Vor dem längeren Unterbruch habe ich vier Tage am gleichen Bild gearbeitet. Einige Male dachte ich, nah der Lösung zu sein. Doch immer wieder stand ich am Anfang. Ich bin nicht sicher, ob unter all dem Verworfenen auch wirklich kein Ansatz gewesen wäre.
Ich male seit einiger Zeit so, wie ein Bildhauer arbeitet: ich trage ab. Die Augenlider schwer, der Blick unscharf, in den Ohren beginnt es zu sausen.
Was mich an den Fotos interessiert, ist wieder die Verbindung verschiedener Realitäten. Ganze Generationen erleben ähnliche Situationen. Verwandte Bilder prägen sich diesen ein und werden durch die Fotografien bestätigt und verfestigt.
Ich blättere in einem Buch über Völker in Asien zu Beginn des 20. Jahrhunderts und frage mich, ob alle gesehenen Bilder ins eigene Archiv eingeordnet werden. Ich empfinde die Abbildungen als fremd und vertraut zugleich. Ein ähnliches Gefühl wie beim Betrachten der Fotos der Familie H.

Der Raum war dicht gefüllt von jungen Menschen. Ihre Nervosität war so stark, dass die Spannung als leichtes Kribbeln spürbar war auf der Haut.
Die Bäume sind durch die dicken, schwarzen Metallrahmen der Fenster zerschnitten. Die Hochhäuser stehen klein hinter dem Bahndamm im gerahmten Bildausschnitt. An einer Stelle, die ich vom Zimmer aus nicht sehe, hat die Wolkendecke ein Loch. Die Sonne bescheint grell die Tanne vor dem Fenster. Später ist alles farblos.
Zwölf der 15 Frauen tragen die Haare lang, zwei offen, die andern hochgesteckt.
Sie gab mir die Hand fest und sicher und schaute mir dabei in die Augen. Direkt und herzlich. Sie war 13 Jahre alt.
Die Bewegung aus dem Handgelenk ist nervös, aber nicht fahrig.

Plus de neige, mais des sols gelés, les couleurs étouffées et claires. Le train s'est arrêté en pleine campagne, il roule maintenant lentement et recule par à-coups. Les femmes du compartiment d'à côté parlent de la guerre imminente que les gros titres des journaux annoncent à présent. Elles trouvent que ces deux types affamés de pouvoir devraient se casser la figure, si c'est ce qu'ils veulent vraiment. J'aimerais tellement que la guerre soit comme ça.

La figure dans l'espace ou l'espace avec la figure. Au même niveau, liés l'un à l'autre, s'interpénétrant. De courts traits de pinceau alignés, serrés, sans reposer le pinceau, formant une surface ou une bande étroite. Sur la même toile, de fines lignes tracées en appuyant irrégulièrement. Et de grandes surfaces brossées largement, accentuées dans les bords par les traces énergiques du pinceau et par des zones d'une couleur légèrement différente. Les couleurs heurtées les unes aux autres, ailleurs se mélangeant délicatement. Clair. Désincarné.
Je peins seulement dans ma tête.

Elle est assise sur le canapé sous la fenêtre. Elle a appuyé sa tête dans ses mains, les coudes sur les genoux. Le dos est tordu, penché loin en avant. Elle reste longtemps assise sans bouger. Maintenant elle a le temps. Mais elle ne fait pas ce qu'elle rêve de faire si elle avait du temps. Soudain elle se lève. Elle met de l'eau à bouillir sur la cuisinière et fait du thé. Lorsqu'il est prêt, elle s'assied de nouveau et reste sans bouger. Elle pense à une amie. A celle dont elle dit qu'elle est sous-estimée et par conséquent de si mauvaise humeur. Maintenant elle aussi se sent sous-estimée et de mauvaise humeur. La peau de ses mains est fine et blanche. Les veines saillent, bleu clair. Son visage aussi est blanc. Parfois elle pense que les gens la regardent dans la rue parce qu'elle est si pâle. Elle-même ne parvient pas à décider si elle se voit blanche ou pâle. Elle connaît la signification des mots.

Les jacinthes bleues et rouge pourpre fleurissent dans un rond.

Hier, j'ai longuement regardé une image, une photographie tirée du carton à chaussures. L'homme est pris de face, au milieu de l'image. Il nourrit des pigeons. Un oiseau volette devant son ventre, semblable à une tache floue avec de longues plumes. Un autre est posé sur l'épaule gauche de l'homme. Il y a des pigeons sur le sol et l'air en est rempli. L'homme porte un chapeau et un trench-coat. Ses pantalons dépassent largement du manteau et cachent presque les chaussures. L'homme tient dans ses mains quelque chose qui contient de la nourriture pour oiseaux. On n'arrive pas à reconnaître exactement quoi, à cause du flou de l'oiseau qui vole. Au premier plan à gauche, une fillette avec un bonnet blanc, rond comme un ballon, qui couronne son corps délicat. Elle porte un manteau court avec un col de velours. Dessous, on aperçoit les jambes fluettes dans des bas de laine; aux pieds, elle porte des chaussures qui montent jusqu'aux chevilles. L'enfant tourne le dos à l'appareil photographique. Il y a un grand espace entre la fillette et l'homme. Il est si grand qu'il ne me semble pas sûr que les deux soient ensemble. D'un autre côté cela doit être le cas, car c'est aussi l'homme qu'on voit sur les photos et l'enfant porte les mêmes vêtements que la fillette sur d'autres images, prises peut-être le même jour. Ils étaient au bord d'un lac. Loin à l'arrière-plan, un stand de marrons chauds. Un quai, ambiance de dimanche. Seul le grand espace fait douter de l'harmonie. L'enfant semble avoir peur. De l'agitation des oiseaux peut-être. Elle pourrait aussi être fascinée, immobile sous le charme.

De la fumée s'élevait de l'énorme tas de branches coupées. Soudain des flammes inattendues jaillirent. L'instant d'après le feu avait de nouveau disparu et le tas fumait comme avant.

La chapelle est située un peu à l'écart du village, au-dessus du stand de tir. Un sentier étroit, sans asphalte, s'écarte de la route principale. Il mène à la chapelle en deux longs lacets. C'est un chemin de croix. Il est bordé de douze stations, des reliefs couverts, posés sur des colonnes. Chaque station montre une image du chemin de Jésus. De la Cène à la mort. La souffrance nous impressionnait beaucoup quand nous étions enfants. Notre grande compassion nous faisait nous prendre pour des élus. Nous cherchions des signes dans le ciel devant confirmer notre élection. La mère d'un des petits voisins convoqua tous les parents des enfants élus à une réunion. On nous interdit très sévèrement la compassion.

Elle se tient à la balustrade, le masque devant le visage. Étrangement, c'est un masque de Noir bon marché. Ou, plutôt, la caricature d'un Noir.

Jetzt, da ich nicht im Atelier sein kann, denke ich, wann immer es mir möglich ist, an meine Arbeit. Wäre ich im Atelier, kämen die Schwierigkeiten.

Die gepolsterten Pailletten-Elefanten auf dem Wandteppich schauen in entgegengesetzte Richtungen. Die monotone thailändische Musik erklingt in genau richtiger Lautstärke. Das Lokal ist sehr klein. 12 Gäste haben Platz. Seit 10 Tagen bin ich unterwegs.
Die Holzstatue, umhängt mit Blumen und Ketten, steht so, dass sie die Eintretenden zu empfangen scheint. Es fehlen der kleine Altar nicht, und nicht die Tiere und die blinkenden Lichter.
Die Beine übereinander gelegt, das rechte über das linke, später das linke über das rechte, sitze ich im Stuhl. Der Unterschenkel drückt an das Knie, die Ferse auf den Boden. Draussen ist es in der Zwischenzeit dunkel geworden. Nachrichtenzeit. Vermutungen über das Datum eines möglichen Kriegbeginns. Unerträglich.

Kein Schnee mehr, aber gefrorene Böden, die Farben gedämpft und hell. Der Zug hat auf offener Strecke angehalten und fährt nun langsam und stockend rückwärts, am Hundezwinger vorbei, der rechts am Waldrand steht. Die Frauen im Abteil neben mir reden vom bevorstehenden Krieg, der nun in den Zeitungen mit Schlagzeilen angekündigt wird. Sie finden, dass diese zwei machthungrigen Typen sich den Schädel doch einschlagen sollen, wenn sie das unbedingt wollen. Ich wünschte, Krieg wäre so.

Die Figur im Raum oder der Raum mit der Figur. Auf gleicher Ebene, miteinander verbunden, ineinander greifend. Kurze Pinselstriche, dicht aneinandergereiht, ohne den Pinsel abzusetzen, eine Fläche oder ein schmales Band bildend. Im gleichen Bild dünne Linien, mit unregelmässigem Druck gezogen. Und grosse Flächen, breit gestrichen, an den Rändern betont durch die starken Borsten des Pinsels und durch leicht andersfarbige Felder. Die Farben hart aneinander gesetzt, an anderer Stelle weich verlaufend. Hell. Körperlos.
Im Kopf nur male ich das Bild.

Sie sitzt auf dem Sofa unter dem Fenster. Den Kopf hat sie in die Hände gestützt, die Ellbogen auf die Knie. Der Rücken ist gekrümmt, weit nach vorne gebeugt. Sie sitzt lange unbeweglich. Jetzt hat sie Zeit. Aber sie macht nicht das, wovon sie träumt zu machen, wenn sie Zeit hätte. Plötzlich steht sie auf. Sie setzt Wasser auf den Herd und macht Tee. Als er fertig ist, setzt sie sich wieder hin und bleibt weiter bewegungslos.
Sie denkt an eine Freundin. Von der sagt sie, dass sie unterfordert ist und darum so übellaunig. So fühlt sie sich nun selbst, unterfordert und übellaunig.
Dünnhäutig und weiss sind ihre Hände. Die Adern treten hellblau hervor. Auch ihr Gesicht ist weiss. Manchmal meint sie, die Menschen auf der Strasse schauen sie an, weil sie so bleich ist. Sie selbst kann sich nicht entscheiden, ob sie sich weiss oder bleich sieht. Sie kennt die Bedeutung der Wörter.

Die blauen und die purpurroten Hyazinthen blühen in einem Kreis.

Gestern schaute ich lange ein Bild an, eine Fotografie aus der Schuhschachtel. Der Mann ist frontal aufgenommen, in der Mitte des Bildes. Er füttert Tauben. Ein Vogel flattert vor seinem Bauch als verschwommener Fleck mit Schwanzfedern. Ein anderer sitzt auf der linken Schulter des Mannes. Am Boden sind Tauben und die Luft ist voll davon. Der Mann trägt einen Hut und einen Trenchcoat. Seine Hosen schauen unter dem langen Mantel breit hervor, sie verdecken fast die Schuhe. In den Händen hält der Mann etwas, das Vogelfutter enthält. Es ist nicht genau zu erkennen, wegen dem flatternden, unscharfen Vogel. Im Vordergrund links steht ein kleines Mädchen mit weisser, weicher Kappe, rund wie ein Ball auf dem zarten Körper. Es trägt einen kurzen Mantel mit Samtkragen. Darunter schauen die dünnen Beine in wollenen Strumpfhosen hervor, an den Füssen trägt es Schuhe, die über die Knöchel reichen. Das Kind steht mit dem Rücken zur Kamera. Es ist ein grosser Abstand zwischen dem Kind und dem Mann. Er ist so gross, dass es mir nicht sicher scheint, dass die zwei zusammengehören. Anderseits muss es so sein, denn es ist der Mann, der auch sonst auf den Fotos zu sehen ist, und das Kind trägt die gleichen Kleider, wie das Mädchen auf andern Bildern, die vielleicht am gleichen Tag aufgenommen wurden. Sie waren an einem See. Weit im Hintergrund ist ein Maronistand zu sehen.

En buvant, la lèvre supérieure trempe un moment dans la fraîcheur pétillante de l'eau. Le picotement monte jusqu'à la racine du nez. La télévision marche, le volume est trop élevé, l'émission ne m'intéresse pas. Je reste quand même assise.
Dans les rêves tout va souvent très facilement.
Les renoncules ouvrent leurs pétales rouge feu. Leurs têtes sont remplies serré.
Je cherche des photos dans la boîte à chaussures qui me rappellent des souvenirs. Pas le souvenir d'histoires. Mais ceux qui éveillent en moi des ambiances, des atmosphères, des intuitions. Des réalités qui étaient écrites en marge. Des images perdues. Des mondes oubliés. La couleur du jour. Les ballons sont jaune vif. Ils volent de-ci et de-là.
Ils changent de côté, sous les frappes des joueurs.
Je m'assis dans la voiture avec son fils unique. Nous ne savions pas ce que nous aurions encore pu nous dire. Mais se taire était encore pire que parler. Le train devait partir seulement 10 minutes plus tard. L'homme m'avait conduite à la gare. Nous commençâmes à parler du temps. Au moins ça.

Elle s'appelle Lydia. Elle a les cheveux foncés et longs. Sous le foulard, elle les porte tressés. Lydia est soudain apparue. Je la vis simultanément, elle et son nom. Lydia et Lüdia, deux orthographes. Je regardais l'écriture tracée à la main en majuscules sur le papier blanc. La femme tenait la feuille en l'air.

Le masque se penche vers elle depuis derrière. Et disparaît. Le suivant arrive et recommence le jeu qu'elle ne comprend pas et qui l'effraie.

La manifestation contre la guerre. Deux jours après la pleine lune la nuit est encore claire. L'atmosphère de la place est paisible. Et mélancolique de par le mélange de la lourdeur du sujet et de la légèreté du printemps proche.
Les jours grandissent. Je regardais le feu au milieu de l'herbe, comme si des braises y rougeoyaient. Rouge clair sur vert humide.
Il porte le sac, par une courte lanière autour du cou et de l'épaule, étroitement serré contre le corps. Il ne peut rien en retirer, car il se trouve sous l'aisselle. Je crois qu'il en a besoin comme d'une boîte à secrets.

D'abord presque rien. Des couleurs fluides, claires, réparties généreusement, s'appuyant sur la construction du tableau. Peindre ensuite la figure à l'huile, se tenir à la légèreté.

La main pousse le rideau sur le côté. Le train passe, le rideau retombe. L'anneau laisse un étroit sillon dans la chair du doigt. Sa grand-mère est morte lorsqu'elle avait deux ans. D'elle, elle tient la gestuelle de ses mains. Elle le sait, sans pouvoir se souvenir de sa grand-mère. Les photos anciennes le lui montrent. Le rubis dans l'anneau très étroit me rappelle les deux femmes.

Ils marchèrent des journées entières dans la forêt, souvent dans l'eau basse du ruisseau. Ils chantaient fort. Ils sautaient de pierre en pierre. Ils marchaient en équilibre sur des troncs d'arbres couchés. Ils jurèrent de ne jamais devenir comme les autres. Ils oubliaient leur impuissance. Ils prenaient le soleil dans l'herbe de la clairière. Ils ne rampèrent qu'un petit bout à l'intérieur de la sombre caverne. On pouvait sentir l'humidité de la terre à travers les minces vêtements.

Comment est-ce possible de se souvenir de soi-même ?

La femme s'emportait contre les drogués qui mendient de l'argent. Elle me regarda sidérée et incrédule lorsque je pris leur défense. Quelque chose en elle s'ébranla.
La table rouge est étroite. Sur les longs côtés, deux chaises serrées l'une contre l'autre. Le côté étroit de la table touche la profonde embrasure vert turquoise de la fenêtre. Deux femmes sont assises à la table d'à côté. Ou bien un homme et une femme. Je ne sais pas. Cela m'irrite de ne pas le sentir.
Il s'appelait Dachs. Il avait quelques années de plus que moi et il était aimable et drôle. Un jour, on ne lui permit plus de venir à la maison. Le père l'interdit. Je ne compris pas pourquoi. J'étais trop enfant encore pour sentir que Dachs n'était pas sûr de son sexe.

Les journées qui sont remplies au point que je ne sais plus, sans réfléchir, l'heure qu'il est ni le jour de la semaine et quelle saison on a, sont des journées perdues. Je suis bien payée pour des jours perdus. Lydia ne vit rien que des jours perdus. Non payés.

Eine Promenade, Sonntagsstimmung. Nur der grosse Abstand weckt Zweifel an der Harmonie. Das Kind scheint Angst zu haben. Vielleicht vor den unruhigen Vögeln. Es könnte auch fasziniert sein, regungslos gebannt.

Aus dem riesigen Haufen abgeschnittener Äste stieg Rauch. Plötzlich und unerwartet schlugen Flammen in die Höhe. Im nächsten Moment war das Feuer wieder weg und der Haufen qualmte wie zuvor.

Die Kapelle steht etwas ausserhalb des Dorfes, oberhalb des Schiessstandes. Ein schmaler Fussweg, nicht asphaltiert, biegt unten von der Hauptstrasse ab. Er führt in zwei langgezogenen Schlaufen hinauf zur Kapelle. Es ist ein Passionsweg. An seinem Rand stehen 12 Stationen, auf Säulen gestellte, gedeckte Reliefs. Jede Station zeigt ein Bild aus dem Leidensweg Jesu. Vom Abendmahl bis zum Tod. Das Leid beeindruckte uns als Kinder sehr. Unser starkes Mitgefühl machte uns zu Auserwählten. In den Wolken suchten wir nach Zeichen, die unser Beteiligtsein bestätigen sollten. Die Mutter eines Nachbarjungen rief zu einem Treffen aller Eltern der auserwählten Kindern. Das Mitleiden wurde uns strengstens verboten.

Die Maske vor dem Gesicht steht sie am Geländer. Befremdlicherweise ist es eine billige Maske eines Schwarzen. Oder eher der Karikatur eines Schwarzen.

Beim Trinken liegt die Oberlippe für einen Moment im sprudelnden Kühl des Wassers. Das Prickeln zieht sich hoch bis zur Nasenwurzel. Der Fernseher läuft, der Ton ist zu laut, die Sendung interessiert mich nicht. Trotzdem bleibe ich sitzen.
Im Traum geht oft alles ganz locker.
Die Ranunkeln öffnen ihre Blütenblätter feuerrot. Dicht gefüllt sind ihre Köpfe.
Ich suche in der Schuhschachtel nach Bildern, die in mir Erinnerungen wachrufen. Nicht die Erinnerung an Geschichten. Sondern solche, die bei mir Stimmungen, Atmosphären und Ahnungen erzeugen. Realitäten, die am Rande geschrieben wurde. Verlorene Bilder. Vergessene Welten. Die Farbe des Tages.
Die Bälle sind leuchtgelb. Hin und her fliegen sie. Sie wechseln die Seiten, von den Spielern geschlagen.

Ich sass mit ihrem einzigen Sohn im Auto. Wir wussten nicht, was wir einander noch hätten sagen können. Aber schweigen war noch schlimmer als reden. Der Zug würde erst in 10 Minuten fahren. Der Mann hatte mich zum Bahnhof gebracht. Wir begannen vom Wetter zu sprechen. Immerhin.

Lydia heisst sie. Ihr Haar ist dunkel und lang. Unter dem Tuch trägt sie es zu Zöpfen geflochten. Lydia tauchte plötzlich auf. Ich sah sie gleichzeitig mit ihrem Namen. Lydia und Lüdia, beide Schreibweisen. Ich sah die Schrift von Hand geschrieben auf weissem Papier in Grossbuchstaben. Die Frau hielt das Blatt in die Luft.

Die Maske beugt sich von weit oben über sie. Dann ist sie weg. Die nächste kommt und wiederholt das Spiel, das sie nicht versteht und sie ängstigt.

Die Demonstration gegen den Krieg. Zwei Tage nach Vollmond ist die Nacht noch hell. Die Stimmung auf dem Platz ist friedlich. Und melancholisch durch die Vermischung der Schwere des Anlasses und der Leichtigkeit des nahen Frühlings.
Die Tage werden länger. Ich sah das runde Feuer mitten im Gras, als würden da Kohlen glühen. Helles Rot in feuchtem Grün.
Er trägt die Tasche an kurzem Bändel, eng um Hals und Schulter am Körper. Er kann ihr nichts entnehmen, da sie unter der Achsel liegt. Ich glaube, er braucht sie als Geheimnisträger.
Zuerst fast nichts. Wässerige, helle Farbe, grosszügig verteilt, den Bildaufbau anlegend. Dann mit Ölfarbe die Figur malen, die Leichtigkeit belassen.

Die Hand schiebt den Vorhang zur Seite. Der Zug fährt vorbei. Der Vorhang fällt zurück. Der Ring hinterlässt eine schmale Rille im Fleisch des Fingers. Ihre Grossmutter starb, als sie zwei Jahre alt war. Die Gestik der Hände hat sie von ihr. Sie weiss es, ohne sich an die Grossmutter erinnern zu können. Die alten Fotos zeigen es ihr. Der Rubin im sehr schmalen Ring erinnert mich an beide Frauen.

Tagelang gingen sie durch den Wald, oft im flachen Wasser des Baches. Sie sangen laut. Sie hüpften von Stein zu Stein. Sie balancierten

Il prit sa petite main et frappa dessus avec la règle. C'était le soir, elle rit parce qu'elle ne voulait pleurer en aucun cas. Ensuite elle partit en courant et s'enfouit dans le duvet. Elle ne savait plus si elle riait ou si elle pleurait.
Ses petites possessions ne remplissaient pas la moitié de son tiroir. Elle ne manquait ni d'objets ni d'espace.
Le village grandit à sa bordure nord, là où il y avait les arbres fruitiers. Elle se souvient des cerisiers, pommiers, mirabelliers, poiriers, pruniers, et noyers.

Je ne comprends pas la fin du film. Il n'y a rien sans doute à comprendre. La situation s'aggrave pendant tout le film. Je me suis attendue à un drame provoqué par les personnages principaux. Le fou, qui n'a rien à faire avec les gens et la situation et qui surgit soudain de rien, l'empêche alors par un crime bien pire que tout ce qui, en quelque sorte, aurait logiquement pu se passer.

Les pensées reviennent dès que le présent ne sollicite pas toute l'attention.

La surface de travail est longue et étroite. Elle est composée de sept tables carrées. Les plateaux sont plein de taches de peinture desséchée. Le gris foncé du formica les fait briller. Nous sommes assis sur des tabourets ronds. Les pas de vis pour régler la hauteur sont rouillés. Certains d'entre nous font l'effet d'être très petits, d'autres très grands. Une situation singulière. Il règne cependant une grande concentration. Les places aux tables rectangulaires peuvent être nommées. Il y a des directions et des lieux qui créent un ordre extérieur et de la clarté, indispensables pour discuter et pour penser. Les tables rondes sont les tables des habitués. Là, on recherche les mêmes opinions et de l'harmonie et on se laisse volontiers aller contre le dossier de sa chaise. La tête est ronde aussi, mais ce n'est pas une table des habitués.

La pluie fut seulement de courte durée. Un arc-en-ciel parfait s'arque haut dans le ciel gris et retombe dans l'herbe encore ensoleillée. Dommage qu'il fuie lorsque je m'en approche. Elle dit qu'elle aimerait voir des bruits. Je l'encourageai à essayer. Ceux des verres.

Un.
La porte n'était pas verrouillée. Ils avaient vidé la pièce. Un ouvrier était agenouillé sur le sol et travaillait aux conduites en métal nouvellement posées. Elle regarda la fine poussière de béton qui était répandue partout. Ainsi que dans la pièce du fond où étaient entreposés les tables, chaises et ordinateurs recouverts. C'était impossible de travailler dans cette pièce. Comme elle voulait savoir combien de temps encore l'installation allait durer, elle commença à parler à l'ouvrier.

Deux.
Elle voulait ouvrir la porte avec la clé et constata qu'elle n'était pas verrouillée. Son regard tomba sur le sol recouvert de la plus fine des poussières. L'espace était vide, sans les tables, chaises et ordinateurs qui d'habitude se trouvaient là. Elle se rendit dans la pièce du fond. Les ordinateurs étaient enveloppés dans du plastique. En y regardant mieux, elle en découvrit quelques-uns qui étaient exposés à la poussière. Les argentés étaient gris et les noirs, mats.

Trois.
Elle pénétra étonnée dans la pièce ouverte. Elle ne s'était plus attendue à trouver des ouvriers. Elle leur demanda pourquoi seulement maintenant ils étaient au travail. L'électricien répondit que les ouvriers qui avaient creusé les rainures dans le sol avaient pris du retard. Il ajouta que le chantier aurait une autre allure si c'était son entreprise qui avait ouvert le sol. Dans la salle du fond, elle comprit ce qu'il avait dit entre les lignes. De nombreux ordinateurs étaient négligemment recouverts de plastique. Quelques-uns posés sur les tables étaient pourtant poudrés de poussière de béton. Dans la pièce adjacente, c'était plus désolant encore: tous les appareils gisaient sous une couche de poussière. Du doigt elle traça des lignes noires sur les appareils.

Mon savoir actuel me permet de découvrir sur les anciennes photos des choses qui m'étaient autrefois invisibles. Ces informations supplémentaires se mêlent au souvenir. Ce complément postérieur modifie l'histoire. Et j'oublie que le souvenir avait été en soi petit et peut-être très différent. Je suppose qu'une partie du souvenir commun à une génération repose exactement sur ces informations découvertes plus tard.

auf liegenden Baumstämmen. Sie schworen, nie so zu werden wie die andern. Sie vergassen ihre Machtlosigkeit. Sie sonnten sich im Gras der Lichtung. Ein ganz kurzes Stück nur krochen sie in die dunkle Höhle. Die feuchte Erde war durch die dünnen Kleider spürbar.

Wie ist es möglich, sich an sich selbst zu erinnern?

Die Frau schimpfte über Drogenabhängige, die um Geld betteln. Fassungslos und ungläubig starrte sie mich an, als ich diese verteidigte. Etwas geriet bei ihr ins Wanken.
Der rote Tisch ist schmal. Je zwei Stühle stehen eng nebeneinander an den Längsseiten. Mit der Schmalseite stösst er an die tiefe, türkisgrün gestrichene Fensternische. Die Kälte strahlt in den Raum. Am Nebentisch sitzen zwei Frauen. Oder ein Mann und eine Frau. Ich weiss es nicht. Es irritiert mich, dies nicht zu spüren.
Er hiess Dachs. Er war einige Jahre älter als ich und freundlich und lustig. Eines Tages durfte er nicht mehr zu uns nach Hause kommen. Der Vater verbot es. Ich verstand nicht, weshalb. Ich war noch zu sehr Kind um zu spüren, dass Dachs sich seines Geschlechts nicht sicher war.

Die Tage, die so dicht gefüllt sind, dass ich nicht mehr ohne zu überlegen weiss, welche Zeit es ist, auch nicht welcher Wochentag und welche Jahreszeit, sind verlorene Tage. Für verlorene Tage werde ich gut bezahlt. Lydia erlebt nun lauter verlorene Tage. Unbezahlt.

Er nahm ihre kleine Hand und schlug mit dem Lineal darauf. Es war Abend. Sie lachte, weil sie auf gar keinen Fall weinen wollte. Dann rannte sie davon und vergrub sich in die Bettdecke. Sie wusste nicht, ob sie nun weinte oder noch lachte.
Ihre kleinen Habseeligkeiten füllten ihre Hälfte der Schublade nicht. Sie vermisste weder Dinge noch Raum.
Das Dorf wächst am nördlichen Rand, dort wo die Obstbäume standen. Sie erinnert sich an Kirsch-, Apfel-, Mirabellen-, Birnen-, Zwetschgen- und Nussbäume.

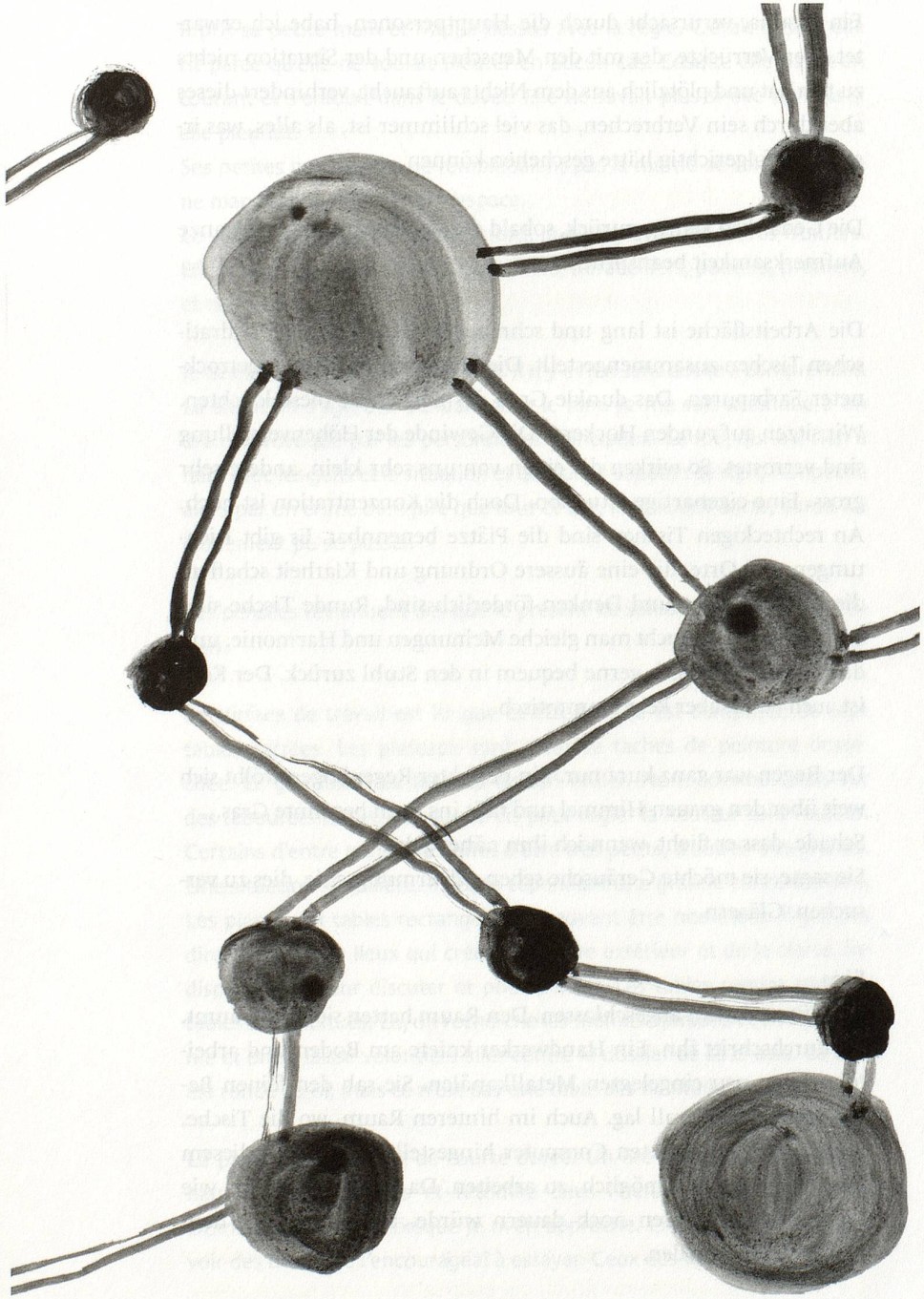
Den Schluss des Filmes verstehe ich nicht. Da gibt es wohl auch nichts zu verstehen. Den ganzen Film hindurch spitzt sich die Situation zu. Ein Drama, verursacht durch die Hauptpersonen, habe ich erwartet. Der Verrückte, der mit den Menschen und der Situation nichts zu tun hat und plötzlich aus dem Nichts auftaucht, verhindert dieses aber durch sein Verbrechen, das viel schlimmer ist, als alles, was irgendwie folgerichtig hätte geschehen können.

Die Gedanken kehren zurück, sobald die Gegenwart nicht die ganze Aufmerksamkeit beansprucht.

Die Arbeitsfläche ist lang und schmal. Sie ist aus sieben quadratischen Tischen zusammengestellt. Die Platten sind voller eingetrockneter Farbspuren. Das dunkle Grau des Kelco lässt diese leuchten. Wir sitzen auf runden Hockern. Die Gewinde der Höhenverstellung sind verrostet. So wirken die einen von uns sehr klein, andere sehr gross. Eine eigenartige Situation. Doch die Konzentration ist hoch. An rechteckigen Tischen sind die Plätze benennbar. Es gibt Richtungen und Orte, die eine äussere Ordnung und Klarheit schaffen, die für Gespräche und Denken förderlich sind. Runde Tische sind Stammtische. Da sucht man gleiche Meinungen und Harmonie, und daran lehnt man sich gerne bequem in den Stuhl zurück. Der Kopf ist auch rund, aber kein Stammtisch.

Der Regen war ganz kurz nur. Ein perfekter Regenbogen wölbt sich weit über den grauen Himmel und fällt ins noch besonnte Gras. Schade, dass er flieht, wenn ich ihm näher gehe.
Sie sagte, sie möchte Geräusche sehen. Ich ermutigte sie, dies zu versuchen. Gläsern.

Eins
Die Tür war nicht abgeschlossen. Den Raum hatten sie leergeräumt. Sie durchschritt ihn. Ein Handwerker kniete am Boden und arbeitet an den neu eingelegten Metallkanälen. Sie sah den feinen Betonstaub, der überall lag. Auch im hinteren Raum, wo die Tische, Stühle und abgedeckten Computer hingestellt standen. In diesem Raum war es nicht möglich, zu arbeiten. Da sie wissen wollte, wie lange das Installieren noch dauern würde, begann sie mit dem Handwerker zu reden.



Il y a encore quelque chose d'autre sur les images en plus du motif et de l'information sur l'époque. Un troisième élément intercalé entre les choses et qui n'est pas matériel. C'est un phénomène comparable à celui de l'espace. L'espace en soi n'est pas visible. Je ne peux percevoir que son contour.
C'est l'invisible réellement existant qui m'intéresse. J'essaie de m'en faire une image. Je veux le dépister et je veux lui donner un visage. En comparaison avec des images semblables, ce qui a été saisi involontairement devient plus reconnaissable. Je prends les photos dans la main, je les pose les unes à côté des autres, modifie leur position, en retire une, en rajoute trois, rejette la combinaison et essaie à nouveau. Je compare consciemment, ensuite je replonge mon regard sur le papier. Je ne sais pas à quoi ressemble ce que je cherche. Avec le temps, je parviens à deviner ce qui habite encore le moment figé.

Au début, le ciel est vaste. Plus elle avance, plus l'échancrure rétrécit. Après un longue marche, elle se trouve sous une bande de bleu comme une route. Haut sur la montagne, le ciel forme une voûte au-dessus de la terre et s'abîme dans le lac. Il est infini dans son reflet.

Ils marchaient côte à côte. Le chemin était étroit. L'homme paraissait très âgé à la petite fille. Elle ne comprenait pas de quoi il parlait, mais elle l'écoutait volontiers. Elle s'exprimait parfois sans se comprendre elle-même. Mais elle savait que les paroles étaient justes. Et il incorporait ce qui était dit à ses thèses. C'était un savant. A cette époque, la fillette lisait des ouvrages scientifiques. Les parents la grondèrent quelquefois et lui ordonnèrent de lire des livres pour enfants. Lire les livres proscrits c'était comme écouter les phrases incompréhensibles. C'était comme un voyage à travers la jungle inconnue, seules des plantes étranges y poussaient, des sons qu'elle n'avait jamais encore captés lui parvenaient. C'était risqué de se rendre dans ce monde. On n'était jamais sûr de sortir sain et sauf de la forêt. Aussi longtemps qu'elle voyageait avec l'homme, elle se sentait en sécurité. Plus tard aussi lorsqu'elle joua ce jeu avec l'amie un peu bizarre, elle ressentit très bien le sérieux de la marche sur la corde raide. Les jeunes femmes ne craignaient pas une éventuelle chute, elles aimaient se rendre dans ces zones sans protection, se risquer toujours plus loin en terrain incertain. Puis l'amie disparut pendant des mois et après elle ne voulut plus de mondes étranges.

Zwei
Sie wollte die Tür mit dem Schlüssel öffnen und stellte fest, dass sie nicht abgeschlossen war. Ihr Blick fiel auf den mit feinstem Staub überzogenen Boden. Der Raum war leer, ohne die Tische, Stühle und Computer, die sonst da waren. Sie ging zum hinteren Raum. In Plastik eingeschlagen standen die Computer. Beim genauen Hinschauen entdeckte sie einige, die dem Staub offen ausgesetzt waren. Die silbernen waren grau, die schwarzen matt.

Drei
Sie betrat erstaunt den nicht verschlossenen Raum. Handwerker hatte sie nicht mehr erwartet. Sie fragte, warum sie erst jetzt an der Arbeit waren. Der Elektriker sagte, die Handwerker, die die Rillen in den Boden gefräst hätten, seien in Verzug gewesen. Er setzte dazu, dass die Baustelle anders aussehen würde, hätte seine Firma den Boden geöffnet. Im hintern Raum verstand sie, was er zwischen den Zeilen gesagt hatte. Viele Computer waren locker mit Plastik gedeckt. Einige jedoch standen eingepudert mit Betonstaub auf den Tischen. Im Nebenraum sah es noch trostloser aus: alle Geräte lagen unter einer Staubschicht. Mit dem Finger zeichnete sie schwarze Linien auf die Geräte.

Auf den alten Fotos entdecke ich mit meinem heutigen Wissen mir damals Unsichtbares. Diese Zusatzinformation vermischt sich mit der Erinnerung. So verändert diese nachträgliche Ergänzung die Geschichte. Und ich vergesse, dass die Erinnerung an sich klein gewesen wäre und vielleicht sehr anders. Ich vermute, dass ein Teil der gemeinsamen Erinnerung einer Generation genau auf diesen, erst nachträglich entdeckten Informationen beruht.
Es gibt nebst dem Motiv und der Information zur Zeit noch etwas anderes auf den Bildern. Etwas Drittes, das zwischen den Dingen liegt und nicht materiell ist. Es ist ein ähnliches Phänomen wie beim Raum. Der Raum selbst ist nicht sichtbar. Nur seine Begrenzung kann ich wahrnehmen.
Mich interessiert das real existierende Unsichtbare. Von diesem versuche ich ein Bild zu gewinnen. Ihm will ich auf die Spur kommen und ihm will ich ein Gesicht geben. Im Vergleich von ähnlichen Bildern wird das unbeabsichtigt Festgehaltene erkenntlicher. Ich nehme die Fotos in die Hand, lege sie nebeneinander, verändere ihre Position, nehme eines weg, lege drei dazu, verwerfe die Kombination und versuche es neu. Ich vergleiche bewusst, dann wieder schaue ich versunken auf die Papiere. Ich weiss nicht, wie das, was ich suche, aussieht. Mit der Zeit kann ich erahnen, was dem eingefrorenen Moment auch noch innewohnt.

Zuerst ist der Himmel weit. Je weiter sie geht, desto enger wird der Ausschnitt. Nach langer Wanderung liegt ein Streifen Blau als Strasse über ihr. Oben auf dem Berg ist der Himmel gewölbt über der Erde und versunken im See. Im Spiegelbild ist er unendlich.

Sie gingen nebeneinander. Der Weg war schmal. Dem Kind erschien der Mann sehr alt. Es verstand nicht, wovon er sprach, aber es hörte ihm gerne zu. Manchmal äusserte es sich, ohne sich selbst zu verstehen. Es wusste aber, dass die Worte richtig waren. Und er baute das Gesagte ein in seine Abhandlungen. Er war Gelehrter. In dieser Zeit las das Mädchen wissenschaftliche Bücher. Manchmal schimpften die Eltern und befahlen dem Kind, Kinderbücher zu lesen. Beim Lesen der gescheiten Bücher war es ähnlich wie beim Hören der unverständlichen Sätze. Es war wie eine Reise in den unbekannten Dschungel, lauter fremde Pflanzen wuchsen da, Laute drangen zu ihm, die es noch nie vernommen. Es war ein Wagnis, sich in diese Welt zu begeben. Nie war es sicher, ob man heil aus dem Walde fand. Solange es mit dem Mann die Reise machte, fühlte es sich sicher. Auch später dann, als es mit der unheimlichen Freundin dieses Spiel spielte, spürte es den Ernst der Gratwanderung sehr wohl. Ein möglicher Absturz ängstigte die jungen Frauen aber nicht, sie liebten es, sich immer wieder in diese ungeschützten Zonen zu begeben, sich immer weiter auf den unsichern Boden vorzuwagen. Dann verschwand die Freundin für Monate und nachher wollte sie keine fremden Welten mehr.
Die dritte Reise, die sie machte, unternahm sie alleine. Sie glitt auf die andere Ebene, sich selbst beobachtend, gleichgültig. Es war eine von mehreren Möglichkeiten, in diesem Moment. Es war keine bewusst gewählte Reise, aber sie hätte sie nicht antreten müssen. Laut las sie Bücher im Gehen. Die Wörter und Sätze waren auf andere Weise unverständlich geworden, die Laute aber waren noch wichtig.

Le troisième voyage qu'elle fit, elle l'entreprit seule. Elle glissa sur un autre plan, s'observant elle-même, indifférente. C'était une possibilité parmi plusieurs à ce moment-là. Ce n'était pas un voyage choisi consciemment, mais elle n'aurait pas dû l'entreprendre. Elle lisait des livres à haute voix en marchant. Les mots et les phrases étaient devenus incompréhensibles d'une autre manière, les sons cependant étaient encore importants. Le timbre de sa voix, le rythme de la lecture et le bruit de ses pas. C'était l'époque durant laquelle les mots pouvaient se tenir visibles dans l'espace. Longtemps, elle contempla les diverses figures qui, vides de sens, lui barraient le chemin. Trop de mots et aucune signification. Là, elle devint muette. Plus tard elle entreprit de noter les mots qui parlaient encore à ses sens. En six mois elle en collecta 4000 et trouva cela suffisant pour recommencer à parler.

Les pêcheurs étaient au bord de la rivière. Ils s'appuyaient à la balustrade, laissant leurs bras pendre. Les cannes à pêche, je ne les voyais pas de la rive d'en face. Depuis deux jours seulement on voit de nouveau des pêcheurs au bord de la rivière. Elle charrie beaucoup d'eau. Avec puissance et souplesse, elle submerge les pierres, au sec la semaine dernière encore. J'aime bien mon chemin le long de la rivière.
Le présent est moins saisissable que le temps que l'on peut considérer avec quelque distance. Aujourd'hui, je ne distingue pas ce qui, plus tard, sera important de ce qui ne le sera pas.
Les agneaux sont tout près des brebis. Beaucoup de bêtes, grandes et petites taches foncées dans le paysage.
Après la pluie, tout est allé très vite. Je pouvais regarder pousser la fougère.

J'ai transporté mes nouvelles toiles de l'atelier à la maison. Elles me sont encore étrangères, pas comme d'habitude, et inattendues. J'apprends lentement à les connaître. Bien que j'aie une idée de ce à quoi devrait ressembler à la fin une peinture, une vidéo ou un autre travail, le résultat est toujours étonnant.

La maison a un balcon sur trois côtés. Il est profond. En février déjà, on peut s'asseoir à midi au sud alors qu'au nord, la couche de neige est encore gelée. Différents chemins partent de la maison. Le plus petit, presque un sentier, va, à l'est, dans la forêt. La route étroite, fraîchement goudronnée, mène au sud et, de la maison, se prolonge au nord. A l'ouest, un chemin sans issue conduit à la ferme voisine, là où il y a un chien couché, attaché à une chaîne.
Devant la maison, un petit jardin. Des framboisiers y prolifèrent, il y a tellement de petits fruits que les voisins sont invités à les cueillir et à les manger. Le jardin est retourné à l'état sauvage. Rien que des broussailles et des épines. Une clôture en métal contient le fouillis. Sur trois côtés elle est contiguë à une prairie non clôturée. Le quatrième bute contre la maison. C'est la façade sud de la maison. Une partie du jardin est abritée par le balcon. Il tient sur des piliers enfoncés dans la terre.
On n'arrive plus à fermer à clé la porte d'entrée, mais cela ne dérange pas la femme qui sait que les deux chiens aboieraient au cas où des étrangers voudraient entrer dans la maison. Le petit chien aboie de peur, le gros est méchant.

J'ai emballé et débarrassé dix caisses de livres. J'ai besoin de place. Des tas de livres étaient empilés le long de toutes les parois. Les étagères étaient remplies depuis longtemps jusqu'au dernier espace. Si je n'avais pas tout de suite emporté les caisses, j'aurais commencé à reprendre un livre après l'autre.

Les couleurs resplendissent. Le vert clair de l'arbre devant la fenêtre est intense. Tout comme les rouge, rose, et jaune des tulipes qui se fanent. De la lumière envahit et remplit la chambre. La fenêtre est ouverte.
Chant du merle.

Der Klang der eigenen Stimme, der Rhythmus des Gelesenen und die Geräusche ihrer Schritte. Es war die Zeit, in der die Wörter sichtbar im Raume stehen konnten. Lange betrachtete sie die unterschiedlichen Gebilde, die sinnentleert ihr im Wege waren. Es gab zu viele Wörter und keine Bedeutung. Da wurde sie stumm. Später begann sie Wörter, die ihr noch sinnlich waren, zu notieren. In einem halben Jahr hatte sie 4000 und fand das genügend, um wieder zu sprechen.

Die Fischer standen am Fluss. Sie lehnten an das Geländer, die Arme liessen sie hängen, die Angelruten sah ich vom gegenüberliegenden Ufer nicht. Seit zwei Tagen erst sieht man die Fischer wieder am Flusse stehen. Der führt viel Wasser, mit starker, weicher Kraft werden die Steine überschwemmt, die letzte Woche noch trocken lagen.
Meinen Weg dem Fluss entlang gehe ich gerne.
Die Gegenwart ist weniger fassbar als die Zeit, die man mit etwas Abstand betrachten kann. Heute erkenne ich nicht, was wichtig sein wird und was nicht, später.
Die Schafe haben ihre Lämmer in ihrer Nähe. Es sind viele Tiere, grosse und kleine dunkle Flecken in der Landschaft.
Nach dem Regen ging alles ganz schnell. Ich konnte dem Farn beim Wachsen zuschauen.

Meine neuen Bilder habe ich aus dem Atelier in die Wohnung genommen. Sie sind mir noch fremd, anders als gewohnt und erwartet. Langsam lerne ich sie kennen. Obwohl ich eine Vorstellungen habe, wie ein Bild, ein Video oder eine andere Arbeit am Schluss aussehen müsste, wird das Resultat immer überraschend.

Das Haus hat auf drei Seiten einen Balkon. Er ist tief. Im Februar schon kann man am Mittag auf der Südseite in der Sonne sitzen, während auf der Nordseite noch der Schnee gefroren liegt. Vom Haus führen verschiedene Wege fort. Der eine, der kleinste, ein Pfad fast nur, geht nach Osten in den Wald. Nach Süden führt die schmale Strasse, die frisch geteert wurde, sie hat eine Fortsetzung vom Haus auch nach Norden. Nach Westen führt eine Sackgasse zum nahen Bauernhof. Dort liegt ein Hund an der Kette.

Vor dem Haus ist ein kleiner Garten. Die Himbeeren wuchern, es gibt so viele süsse Früchte, dass die Nachbarn eingeladen sind, beim Pflücken und Essen zu helfen. Der Garten ist verwildert. Lauter dorniges Gestrüpp. Ein metallener Zaun fasst die Wildnis ein. Auf drei Seiten grenzt sie an offenes Wiesland. Auf der vierten Seite stösst sie ans Haus. Es ist die Südseite des Hauses. Ein Teil des Gartens liegt gedeckt unter dem Balkon. Der steht auf Stützen, die im Boden verankert sind.
Die Haustüre lässt sich nicht mehr abschliessen, das stört die Frau aber nicht, sie weiss, dass die beiden Hunde bellen würden, sollten Fremde ins Haus treten wollen. Der kleine Hund bellt aus Angst, der grosse ist böse.

Zehn Kisten Bücher habe ich verpackt und weggegeben. Ich brauche Raum. Überall standen Stapel von Büchern den Wänden entlang. Die Regale waren seit langem bis auf den letzten Platz gefüllt. Hätte ich die Kisten nicht sofort weggebracht, hätte ich begonnen, ein Buch nach dem andern zurückzuholen.

Nun leuchten die Farben. Das Hellgrün des Baumes vor dem Fenster ist intensiv. Auch das Rot und Rosa und Gelb der verwelkenden Tulpen. Licht durchdringt und füllt den Raum. Das Fenster steht offen. Der Amsel ihr Lied.